

III – Le désir d’autrui – Le désir de reconnaissance

A

ROUSSEAU, *Emile* (1747)

L’amour de soi, qui ne regarde qu’à nous, est content quand nos vrais besoins sont satisfaits ; mais l’amour-propre, qui se compare, n’est jamais content et ne saurait l’être, parce que ce sentiment, en nous préférant aux autres, exige aussi que les autres nous préfèrent à eux, ce qui est impossible. Voilà comment les passions douces et affectueuses naissent de l’amour de soi, et comment les passions haineuses et irascibles naissent de l’amour propre. Ainsi, ce qui rend l’homme essentiellement bon est d’avoir peu de besoins et de peu se comparer aux autres ; ce qui le rend essentiellement méchant est d’avoir beaucoup de besoins et de tenir beaucoup à l’opinion. Sur ce principe, il est aisé de voir comment on peut diriger au bien ou au mal toutes les passions des enfants et des hommes. Il est vrai que ne pouvant vivre toujours seuls, ils vivront difficilement toujours bons : cette difficulté même augmentera nécessairement avec leurs relations, et c’est en ceci surtout que les dangers de la société nous rendent les soins plus indispensables pour prévenir dans le cœur humain la dépravation qui naît de ses nouveaux besoins.

B

ROUSSEAU, *Discours sur l’origine et les fondements de l’inégalité parmi les hommes* (1755)

Quand je vois chacun de nous sans cesse occupé de l’opinion publique étendre pour ainsi dire son existence tout autour de lui sans réserver presque rien dans son propre cœur, je crois voir un petit insecte former de sa substance une grande toile par laquelle seule il paraît sensible tandis qu’on le croirait mort dans son trou. La vanité de l’homme est la toile d’araignée qu’il tend sur tout ce qui l’environne. L’une est aussi solide que l’autre, le moindre fil qu’on touche met l’insecte en mouvement, il mourrait de langueur si l’on laissait la toile tranquille, et si d’un doigt on la déchire il achève de s’épuiser plutôt que de ne la pas refaire à l’instant. Commençons par redevenir nous, par nous concentrer en nous, par circonscrire notre âme des mêmes bornes que la nature a données à notre être, commençons en un mot par nous rassembler où nous sommes, afin qu’en cherchant à nous connaître tout ce qui nous compose vienne à la fois se présenter à nous. Pour moi, je pense que celui qui sait le mieux en quoi consiste le moi humain est le plus près de la sagesse et que comme le premier trait d’un dessin se forme des lignes qui le terminent, la première idée de l’homme est de le séparer de tout ce qui n’est pas lui.

C

Grimaldi, *Le désir et le temps* (1971)

Imaginons, par exemple, qu’étant chez un ami je profite de son absence pour lire la lettre qui traîne sur la table.

Ou bien, obnubilé par la curiosité et mon impatience, je me précipite à cette lecture. Ma conscience fascinée n’a pas même pris conscience que cette lecture fût bien ou mal. Elle s’est laissée possédée par son désir. Elle est en quelque sorte paralysée par sa lecture et sa satisfaction comme en quelque réplétion : elle est *ravie*.

Ou bien, une bouffée de honte me cuit le visage dès que je prends conscience de mon désir de lire cette lettre. En ma conscience le désaveu a paru aussitôt qu’a paru le désir. La honte ici n’est donc que celle de l’intention. Elle est apparue sans que j’apparaisse à autrui. Quelque invisible espion m’eût-il implacablement épié, il n’eût rien vu : il n’y avait rien à voir. Tout s’est passé en l’intériorité de ma conscience : le désir de lire, le refus, et la honte de ce désir. Cette honte vient donc d’un déchirement intérieur, de quelque hiatus entre l’être de mon désir et ce que je désire être. Cette honte manifeste l’amertume de découvrir en moi un moi étranger. (...)

Ou bien, pour fuir le vertige de cette fissuration intérieure, je rassasie ma curiosité de cette lecture honteuse. Désespérant de devenir ce que je veux être et de vivre à la hauteur de mes volontés, j’échappe du moins à la honte de ma ségrégation interne en m’unifiant à l’infâme. Ainsi l’ivrogne se jette à boire pour échapper à la honte de le désirer tout en le refusant. Ainsi, on peut se livrer au mal pour échapper à la honte de le désirer, comme il arrive qu’on se jette dans le gouffre pour échapper à la douleur du vertige : la conscience est *ivre*.